

Soeurs Franciscaines

de NUR-DÉ-BARRÈZ et de RODÈZ

siens, pour cette belle réalisation qui permettra aux adultes de se réunir plus facilement et de travailler ensemble au progrès et à la défense agricole et aux jeunes de se divertir ensemble dans une saine ambiance.

Mgr Couronne bénit alors cette nouvelle maison de Dieu pour attirer sur elle et sur ceux qui y viendront les vertus, qui font le honneur des hommes dès ici-bas.

La messe fut célébrée sur la scène par M. l'abbé Viguié, curé doyen de Montbazens, tandis que le chœur de chant mixte, très fourni et bien soutenu par l'harmonium de Sœur Bernadette, chantait la messe des paysans. Ce sont des formules et des mélodies déjà anciennes mais on aime toujours les entendre.

A l'Évangile, Mgr Couronne félicita les paroissiens des Albres d'avoir cherché d'abord le royaume de Dieu, comme le demande l'Évangile de ce 14^e dimanche après Pentecôte, en construisant pour sa gloire cet ensemble paroissial et d'avoir soutenu de mille manières pendant ce long effort commun leur curé, leur chef, leur père, dont la seule ambition est de les conduire tous au Paradis, ce royaume éternel de justice et de charité, de joie et de bonheur.

Après un vin d'honneur offert à tous, conseillers paroissiaux et conseillers municipaux se retrouvaient autour des personnalités, pour un amical repas, prélude d'une joyeuse kermesse. Il fallait bien se réjouir après ces longs mois d'un travail persévérant, voulu, entrepris et réalisé pour Dieu. Puisse-t-il être toujours ainsi premier servi dans cette chère paroisse des Albres.

N. C.

● La fondation des Sœurs Franciscaines Garde-Malades de Rodez, il y a 100 ans

Elles furent fondées il y a exactement cent ans à Mur-de-Barrez. La vieille cité médiévale avait un long passé religieux, aussi ancien que celui de son existence. Elle fut fondée au XII^e siècle, autour du château fort où existait un village primitif, « Le Mas del Mur », qui avait pris, à la suite de la construction du château, le nom moins prosaïque de *Castrum Muri*. Il existait là une petite chapelle dépendant de la paroisse voisine de Peyrat.

C'est le Pape Célestin III qui, en 1191, réunit à la Prévôté de Montsalvy, l'église de Mur-de-Barrez, devenue paroisse. Le Carlat présentait toujours cette étrange particularité d'être à cheval sur deux provinces, l'Auvergne et le Rouergue. Au religieux, la partie rouergate relevait toujours de Rodez et la partie auvergnate de Clermont-Ferrand et, plus tard, de Saint-Flour. Au judiciaire il en fut de même, le Carlat auvergnat relevait du Siège d'appeaux de Vic-sur-Cère, tandis que la partie rouergate en appelait toujours à la Sénéchaussée de Villefranche.

La vicomté de Carlat était rattachée à l'Aquitaine, fief de la reine Aliénor qui, épouse répudiée par Louis VII, roi de France, en 1152, le mariage ayant été déclaré nul, se maria avec le roi d'Angleterre, Henri Plantagenet, entraînant ainsi, dans la mouvance de la couronne d'Angleterre, les biens qu'elle possédait en France, notamment l'Aquitaine et l'Anjou.

Le Plantagenet se rendit tristement célèbre en faisant assassiner, à l'heure de l'office, l'Archevêque de Cantorbéry, Thomas Becket. Ce fait nous permet de dater avec précision l'église de Mur-de-

Barrez qui est, sauf le chœur reconstruit, de pur style roman. Un de ses chapiteaux présente une figure d'évêque qui doit être celle de saint Thomas de Cantorbéry. Car le Prélat martyrisé par ordre du roi Henri II, en 1170, fut canonisé peu d'années plus tard, et l'église de Mur-de-Barrez, qui devait être en construction lui fut dédiée. C'est après cette époque, que la ville, surtout militaire et religieuse se revêtit de remparts, sous la première domination « pacifique » des Anglais.

La vie franciscaine à Mur-de-Barrez

Elle remonte très haut dans l'histoire de la ville et n'est peut-être pas sans influence sur le renouveau franciscain qui se produira au Mur, au milieu du XIX^e siècle, par la fondation de nos Sœurs Franciscaines Gardes-malades.

Il existe au Mur-de-Barrez, un hospice fondé en 1515 et érigé en Hôtel-Dieu quarante ans plus tard, par le chanoine Jean de Barthélémy, chanoine de la Collégiale du Mur, qui le combla de ses largesses. Il fut bâti au faubourg, hors les murs de la ville où il subsiste toujours, repris dès après la Révolution, par les Sœurs du Saint-Sacrement d'Autun, qui le tiennent avec dévouement.

Mais nous savons de source certaine, qu'en 1612, il existait à Mur-de-Barrez, un Couvent de Religieux Franciscains de l'Observance, dont le gardien ou supérieur était le Fr. Antoine Rousseau. Les Cordeliers tenaient l'Hôtel-Dieu de Mur-de-Barrez. Outre les sources écrites (Bosc), certains monuments viennent le confirmer. Un tableau de l'Hospice en témoigne, tout comme l'existence de la chapelle de saint François dans l'ancien chœur de l'église.

En 1654, probablement à leur instigation, François d'Humières, seigneur de Calsade et de Loubéjac, en proche Auvergne, fonda à Mur-de-Barrez un couvent de Moniales franciscaines du second ordre, ou pauvres Clarisses. Les religieux avaient l'habitude de fonder des établissements de religieuses partout où ils étaient. Car ils savaient que le silence, la prière et la mortification des sœurs féconderaient sûrement leur action apostolique.

Cette vie franciscaine se développa à Mur-de-Barrez, très intense, jusqu'à la Révolution, qui vint tout disperser.

Sauf peut-être le Tiers-Ordre franciscain de la Pénitence, répandu parmi les laïques et qui dut persister dans le peuple.

Quand M. l'abbé Victorin Jalbert arriva comme vicaire à Mur-de-Barrez, en 1854, qui sait s'il n'y trouva pas le ferment de la spiritualité franciscaine, répandu parmi les âmes pieuses qui se confiaient à lui? « On a souvent besoin d'un plus petit que soi ».

Il avait pour ami et pour confident un prêtre de Laussac, le P. Robert, fondateur de La Devèze, épris lui aussi de spiritualité franciscaine, une spiritualité qui devait se traduire dans les faits, nous le verrons plus loin.

Comment le dessein de Dieu se prépare

L'abbé Victorin Jalbert, naquit à Saint-Amans des Cots, le 21 octobre 1823, dans la famille de M. Sébastien Jalbert, ancien

capitaine, qui avait renoncé au métier des armes pour se consacrer à la médecine dans le chef-lieu de la Basse Viadène.

Cette famille, originaire de Brénac, paroisse voisine de Sainte-Geneviève, avait une longue tradition chrétienne : elle avait fourni plusieurs prêtres au diocèse de Rodez, dont plusieurs s'étaient illustrés pendant la tourmente révolutionnaire et dont le dernier en date était l'oncle et le parrain de notre abbé : l'abbé Jean Jalbert, curé de Touluch. Ce digne prêtre fut le premier professeur de M. Victorin Jalbert, qui alla poursuivre ses études au Petit Séminaire de Saint-Pierre, nouvellement fondé, d'où il passa au Grand Séminaire de Rodez.

Ayant terminé son cours de théologie avant l'âge canonique, Victorin Jalbert, fut renvoyé, avant d'être prêtre, au Petit Séminaire de Saint-Pierre, comme professeur. Après cinq ans de professorat dans cette maison, où il avait, nous dit le chanoine Cassagnes, parfaitement réussi, il fut dirigé sur l'École des Carmes, ouverte par Mgr Affre. A Paris, il se lia d'amitié avec un des grands apôtres de la charité : l'abbé Mullois.

Quand il fut nommé vicaire de Mur-de-Barrez, en 1854, il fut préoccupé tout de suite du soin des malades et des pauvres. Son curé le vénérable M. Lamouroux, encourageait le jeune vicaire qui songeait à renouveler le soin des malheureux, à l'aide des sœurs de Sainte Agnès. Ces pieuses filles, qui ne vivaient pas en communauté, se réunissaient chaque jour à l'église paroissiale pour prier et s'adonnaient aussi aux œuvres de miséricorde : soins aux malades et aux vieillards abandonnés, assistance aux mères de famille. Elles étaient contemporaines des Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul, et étaient vulgairement connues sous le nom de « Menettes », du nom de leur fondateur, le P. Menet, Jésuite d'Aurillac. Elles s'étaient montrées admirables pendant la Révolution, cachant et nourrissant dans leurs retraites les prêtres réfractaires qui couraient le pays.

Mais leur nombre était en décroissance, — les dernières disparurent de Mur-de-Barrez au début du XX^e siècle, — l'individualisme et le manque de formation de ces saintes filles rendaient difficile un regroupement qui aurait revivifié leur institution. L'une d'entre elles, sœur Catherine, communiait semblait-il au dessein du pieux vicaire, qui devait déjà penser à une congrégation religieuse suivant les règles du Tiers-Ordre régulier de saint François. On dit que les avertissements de son père, le médecin de Saint-Amans, se plaignant du manque de soins dont souffraient les malades à la campagne revenaient à son esprit comme un lancinant rappel. Et Mur-de-Barrez comptait beaucoup de pauvres, à côté d'une aristocratie assez nombreuse et d'une bourgeoisie relativement aisée.

Le vicaire pria et attendait l'heure de Dieu.

Il dut de bonne heure s'occuper de plusieurs orphelins en bas âge, que son frère, maire de Saint-Symphorien, mort trop jeune, lui légua. Nous en avons connu plusieurs : M. Victorin Jalbert, ancien fonctionnaire, mort sur la paroisse du Sacré-Cœur, à Rodez, président de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, Madame Lapla-

gne, maîtresse d'hôtel à Entraygues, grand-mère de M. Robert Laplagne, et de M. le Dr Auguste Laplagne. Une troisième, croyons-nous, est morte Fille de la Charité. Il avait acheté de ses deniers une maison de la rue de l'église, l'ancienne poste, pour y héberger ce petit troupeau. Il pratiquait la charité et il en vivait.

Mais voici que, dans le secret, Dieu préparait celle qui deviendrait l'instrument de son dessein, tel que l'avait rêvé M. l'abbé Jalbert.

La Fondatrice suscitée par Dieu

Marie-Jeanne Varès était la fille du fermier de Fontenille, paroisse de Signalac (la ferme était alors bâtie en contre-bas de la route, tout en haut de la prairie magnifique qui s'appelle « lei linos »). C'est là dans cette ferme, dont il ne reste aujourd'hui que quelques pierres, où elle était née en 1828, que s'écoulèrent les années de jeunesse de Jeanne Varès. Sauf le séjour de quelques temps qu'elle fit à Mur-de-Barrez, comme élève à l'école des sœurs du Saint-Sacrement, à la fois hospitalières et institutrices.

Déjà l'exode vers Paris sévissait sur la montagne. Les magnifiques horizons, l'incomparable variété du pays, ne parvenaient pas à retenir les jeunes qui se sentaient voués à rester domestiques de ferme, peut-être à devenir péniblement fermiers. Et les fils Varès étaient partis pour la capitale.

Les parents se retirèrent alors dans une petite propriété qu'ils possédaient dans la même paroisse, au hameau de Signalaguet. La mère Varès, compatissante et bonne assistait les vieillards et les malades avec une charité chrétienne exemplaire et Jeanne s'entraînait à cet exemple.

Les parents avaient résolu de marier leur fille et de la fixer auprès d'eux. Mais la jeune fille déclinait tous les partis et l'âge venait. Son père se faisait exigeant et impérieux. Si bien que Jeanne Varès s'en alla rejoindre ses frères à Paris. Alors que tant de filles de chez nous se sont expatriées afin de trouver un parti, Jeanne allait à Paris, au contraire, pour s'en préserver. Il semble bien qu'elle se croyait appelée à la vie religieuse; en attendant, il fallait vivre.

Elle se plaça chez des maîtres chrétiens comme cuisinière. Dieu l'attendait là. Une maison de Pères Franciscains était toute proche. Comme le Père Jalbert et sans le connaître, elle se levait tous les jours à cinq heures, ce qui lui permettait d'aller prier dans la chapelle des Pères et d'assister à la messe de six heures. Un religieux, dont le nom ne nous a point été gardé, fut son guide et son conseiller spirituel. Il trouva dans cette fille des champs transplantée à la grande ville, tant de pureté, de droiture, de limpidité, de piété, qu'il l'admit bientôt à la communion quotidienne, faveur très rare à cette époque. C'est dans cette chapelle qu'elle fut admise dans le Tiers-Ordre séculier de saint François; elle y fit profession le 12 octobre 1861. D'être tertiaire lui suffisait à peine; elle sentait un appel intérieur à une vie toute donnée à Dieu et aux autres.

Bientôt, dans la perplexité où elle vivait elle crut devoir

répondre à l'attente de ses parents qui, sous prétexte de santé ou de solitude, la pressaient de revenir. Elle revint donc à Signalaguet et se remit quelque temps à soigner les malades et les vieillards de sa paroisse.

Mais l'anxiété au sujet de sa vocation la dévorait comme un feu. Elle se rendit au chef-lieu, à « la ville », pour y consulter M. l'abbé Jalbert, réputé pour sa vertu et ses qualités de directeur de conscience. Ils ne se connaissaient nullement. Elle lui fit part — probablement en confession, à l'époque c'eût été presque inconcevable autrement — de sa volonté de se mettre au service des autres, surtout des malades délaissés à domicile, mais dans un institut religieux approprié, autant que possible animé de l'esprit franciscain. Le bon prêtre trouva dans ces confidences une telle concordance avec ses propres vues, qu'il découvrit là une réponse de Dieu à son attente et à sa prière. Et il fut convenu le jour même que Jeanne Varès irait faire chez les sœurs Franciscaines du Puy-en-Velay, son apprentissage spirituel, son noviciat de religieuse garde-malades.

(A suivre)

M. CARBONNEL

Bibliographie

LES ADOLESCENTS. Thèmes de recollections, échanges, veillées, par Jean CHRISTIN et une équipe sacerdotale. Préface de A. REY-HERME. Collection « Catéchèse et Pastorale ». Editions de la Bonne Presse (Editions du Centurion), 17, rue Jean-Goujon, Paris VIII^e. Un volume 14 x 19, de 206 pages : 12,35 NF (t.l.c.) — 13,85 NF franco.

Ce nouvel ouvrage de l'abbé Christin, auteur de « Retraites et Recollections pour pré-adolescents », se situe dans la ligne de recherches dont bénéficie actuellement la catéchèse de l'adolescence.

Synthèse d'un travail d'équipe, de prêtres de paroisse, d'aumôniers d'institutions ou de lycées, d'animateurs de veillées ou de journées d'études, l'ouvrage veut être un instrument de travail pour l'éducation de la Foi des adolescents de 14-16 ans.

Une première partie nous fournit un inventaire de leurs besoins et de leurs intérêts, et nous donne une vue de leur situation religieuse. « Cette analyse, écrit au sujet de l'ouvrage le R.P. Rey-Herme, est d'une rare objectivité, montrant tant les magnifiques possibilités de développement positif de cet âge que les dangers de déviation néfastes ».

En une seconde partie, prennent place des schémas de retraites, recollections, veillées, causeries et carrefours, des questionnaires, des choix de livres et de disques. Les témoignages présentés dans cette partie pratique sont d'un grand intérêt puisque sanctionnés par l'expérience.

Enfin une table détaillée et un index permettent une consultation aisée.

« Cet ouvrage est tout à fait adapté aux exigences actuelles », conclut le R.P. Rey-Herme dans la préface. Il rendra les plus grands services aux éducateurs, et suscitera les réflexions et les apports indispensables au progrès de l'évangélisation dans le monde des Jeunes.

Au sommaire : Comment se façonne la physionomie religieuse de l'adolescent — Les besoins existentiels des adolescents — Réponse à leurs besoins, thèmes.